

Servir l'Église
par PAUL MILCENT, eudiste

À La Roche-du-Theil, au cours de la retraite du mois d'août, le P. Milcent a apporté un éclairage sur la manière concrète dont saint Jean Eudes envisageait et mettait en pratique sa propre devise. « Servir le Christ et son Église ».

Jean Eudes avait pour devise: « Servir le Christ et son Église ». Que mettait-il sous ce mot « Église »? De même quand il parle des prêtres nos devanciers, et les présente comme « des hommes qui n'étaient point à eux, mais qui n'étaient que pour l'Église » (III, 221), quelle image, quel schéma mental recouvre ce mot Église?

1 - SERVIR LE PEUPLE DE DIEU

Jean Eudes a reçu l'ordination à Paris en 1625. Aussitôt après (XII, 107), une période de fatigue l'oblige à prendre deux années de repos et de prière. Vient le temps du service de l'Église. Quel sera son premier service?

Écoutons-le en évoquer le souvenir: « En 1627, la peste étant dans le diocèse de Séez (...) et les malades étant abandonnés de tout secours spirituel, je demandai permission, à Paris, où j'étais pour lors, au R. P. de Bérulle, de les aller assister: ce qu'il m'accorda. Ensuite de quoi, j'allai faire ma demeure avec un bon prêtre de la paroisse de Saint-Christophe (...) qui me reçut charitablement en sa maison, là où étant, nous disions tous les jours, lui et moi, la Sainte Messe (...); puis je mettais des hosties (...) dans une petite boîte de fer blanc, qui est au fond de mon bahut, laquelle je portais à mon cou. Après quoi nous allions, ce bon prêtre et moi, chercher les malades ... » (XII, 107).

Vivre l'Église, pour lui, c'est entrer en communion avec cette souffrance, et permettre au Christ, à travers sa propre démarche d'attention aimante et de service, de vivre aujourd'hui sa communion avec l'humanité souffrante.

Dans ses missions, il rencontre des filles qui avaient abîmé leur vie, et ne savaient comment en sortir. Il les aide à retrouver l'espérance et il se sent engagé à leur égard, il se sent lié à elles; il n'aura de cesse qu'il n'ait créé une maison pour les accueillir.

Le récit de Costil, annaliste des eudistes, semble très fidèle: « Depuis que le Saint Homme avait commencé à faire des missions, on avait vu un grand nombre de personnes du sexe concevoir de grands désirs de conversion sincère, et ces effets de grâce avaient encore augmenté visiblement dans les dernières missions des années 1638, 1639 et 1640, ce qui les avait fait recourir à la charité de celui qu'elles regardaient comme leur apôtre, pour le supplier de leur trouver quelque lieu de refuge, où elles puissent pleurer leurs péchés et réparer les scandales de leur vie déréglée. La situation où il se trouvait alors ne paraissait pas très favorable, étant obligé d'aller prêcher dans les lieux où on l'appelait. Mais la charité ne se lasse pas aisément et ne désespère de rien. C'est pourquoi il résolut d'en loger quelques-unes chez des personnes de piété, animées du même zèle qui le dévorait ... » (Costil, Annales, T. I, chap. 5).

Jean Eudes n'a pas eu seulement à répondre à cette demande il a eu aussi à se situer par rapport à un grand mouvement caractéristique de l'époque classique, celui du « grand renfermement » qui a abouti à la création de l'hôpital général de Paris en 1656: on portait le rêve d'une société propre, en ordre, en règle avec les lois morales, et tous ceux qui souillaient cet ordre--mendiants fous, débiles, prostituées--on les cachait en les enfermant... Avant de s'exprimer dans l'hôpital général, cette tendance existait et travaillait l'opinion: en ouvrant une maison, en 1641, Jean Eudes ne pouvait pas y être étranger, mais il se situait évangéliquement par rapport à cette tendance de son temps, offrant à ces femmes volontaires, un lieu de paix et de conversion, jusqu'à ce qu'elles puissent reprendre leur place dans la société.

De la même façon, il regarde en face chacun des grands problèmes qui conditionnaient la vie et le bonheur de ce peuple, chacune des grandes catégories qui le constituaient. Par exemple, nous le verrons s'attacher à résoudre le problème du duel qui décimait la noblesse.

À chaque catégorie socio-professionnelle, il propose des examens de conscience extrêmement circonstanciés en fonction des responsabilités propres à leur état de vie: il y en a pour les gouverneurs, les magistrats, les officiers des finances, les capitaines et soldats, les notaires, les greffiers, les percepteurs, les huissiers et sergents, les médecins et apothicaires, les taverniers, cabaretiers et bouchers (IV, 340, 360). On trouve aussi des examens de conscience à l'usage des dames! Par exemple, dans *L'Enfance Admirable* (V, 291), il invite les filles et femmes du monde à revoir quel usage elles font de l'argent: « Elles ne paient pas leurs dettes ni le salaire qui est dû à leurs serviteurs et servantes et à de pauvres ouvriers, ni ce qu'elles ont pris chez les bouchers, boulangers, merciers, carrossiers et autres... ».

Et dans la lettre aux Dames de la Miséricorde de Rouen, dont il sollicite la générosité pour la maison du Refuge de Caen, il leur demande si les dons qu'elles peuvent faire ne sont pas simple restitution: car le « bien et l'argent qui sont entre vos mains, ne sont pas à vous, mais à Dieu » (XI, 39 et suiv.).

Il est très sensible aux révoltes des pauvres, par exemple au soulèvement des « Nu-pieds » en Normandie vers 1640. Il ressent douloureusement la répression très brutale exercée par le Chancelier Séguier et le Colonel Gassion. Il va voir lui-même, en prison, des pauvres gens victimes d'une répression plus ou moins sommaire et injuste. Il obtiendra d'ailleurs, par une intervention personnelle, la libération de 60 à 80 d'entre eux, détenus à Lisieux (cf. P. Milcent, *Spiritualité de la charité envers les pauvres selon saint Jean Eudes*, dans « Notre Vie », 1er février 1971, pp. 168-169).

Plus généralement, il invite les prêtres à porter attention aux pauvres, à « ceux qui sont indéfendus et opprimés »; « le prêtre selon le coeur de Dieu, dit-il, prend plaisir à (partager la vie des pauvres), à les servir (...), à prendre leur cause en main, à les défendre contre ceux qui les foulent et oppriment » (III, 40, 25, 30).

Il s'engage personnellement à plusieurs reprises, au nom de sa mission d'Église, dans une action d'ordre politique, en intervenant auprès de la Reine Anne d'Autriche, régente du Royaume.

En 1648, il y a eu à Paris une insurrection, des barricades dans les rues. Il écrit à la Reine, pour la faire réfléchir sur ses responsabilités, et en particulier sur certains abus de la collecte des impôts: les sergents et collecteurs de taille venaient arrêter les pauvres gens le dimanche à l'église, « chose inique, et qui ne se fait pas, même chez les Turcs »; « Nous voyons souvent des pauvres gens dans les prisons pour avoir vendu un peu de sel afin de gagner leur vie... Ils pourrissent là-dedans... Tout cela, parce qu'il y va

de l'intérêt du Roi ... » (XI, 56, 59).

Treize ans plus tard, il y a eu un début d'incendie au Louvre. Justement saint Jean Eudes prêche à Paris, chez les Bénédictines du Saint Sacrement et la Reine vient au sermon, il lui sert un certain nombre de vérités sur ses responsabilités de gouvernement. Il ajoute que si le feu a brûlé les portraits des princes, le feu de l'enfer brûlera bien les originaux (X, 442).

À travers ces exemples, on voit que pour saint Jean Eudes, servir l'Église n'était pas d'abord assurer le fonctionnement d'une société religieuse, c'était d'abord vouloir le bien et le bonheur d'un peuple d'enfants de Dieu, objet de son attention aimante et de sa sollicitude. Quand saint Jean Eudes conseille au pasteur de connaître toutes ses brebis, d'avoir leur nom par écrit--fichier paroissial!--« de prendre connaissance de leur vie et de leurs moeurs », il part de sa propre expérience: il a fait lui-même ce qu'il conseille (IV, 185).

2 - EN COMMUNION AVEC LES ÉVÊQUES

Mettre en oeuvre la tendresse de Dieu à l'égard de l'humanité souffrante et pécheresse, c'est cela vivre l'Église, aux yeux de Jean Eudes. Mais, il sait bien que l'Église de Jésus est apostolique, qu'elle est servie par un « sacerdoce hiérarchique » (nous dirions aujourd'hui: des ministres ordonnés) autour des évêques. Et Dieu sait qu'il a attaché de l'importance au « Saint Ordre de prêtrise »! Il lui a consacré une partie de son existence. Mais en même temps, et par fidélité au dessein de Dieu sur son Église, il a porté un regard critique sur le presbytérat tel qu'il se présentait à lui. Et cela dès sa jeunesse, au temps où lui-même envisageait de se consacrer au service de l'Évangile.

Appelé lui-même au sacerdoce, c'est intéressant de voir comment il l'a conçu. Il aurait pu être diocésain, comme ce prêtre de campagne qui lui apprit le latin; ou religieux comme ses maîtres jésuites. Mais il n'a voulu s'enfermer ni dans les lourdes structures territoriales de l'ancien régime, où les prêtres s'enlisaient, ni dans les castes privilégiées que constituaient les sociétés religieuses. Portant un regard critique sur les réalisations du sacerdoce qui s'offraient à lui, il a préféré la jeune société de l'Oratoire, qui pourtant n'existait pas encore à Caen, pour y être d'une manière plus libre, plus libre de servir le peuple réel que Dieu lui demandait d'aimer, plus libre donc pour coopérer avec les évêques et, éventuellement les aider eux-mêmes à mieux comprendre ce qui était aussi leur mission, à eux les premiers: connaître, aimer, servir les brebis du Christ qui leur seraient confiées.

Quant aux évêques, il les a profondément respectés, dans ses paroles et dans son comportement. Il n'a rien fait sans recevoir mission de leur part (mission n'étant d'ailleurs pas synonyme d'initiative: souvent il leur a lui-même proposé filialement des initiatives...). Il n'a cessé de se tenir en contact et en dialogue avec eux. Plusieurs d'entre eux ont été ses amis et soutiens très fidèles. Mais une remarque s'impose. L'obéissance aux évêques n'exclut pas l'esprit critique, le dialogue, ni même des conflits, des tensions. Jean Eudes discerne ce qui, dans le comportement des évêques va dans le sens de l'Évangile. Il supplie souvent la reine-mère, comme un devoir urgent, de donner de bons évêques à la France (XI, 53-54) et lui-même prend part, par ses conseils donnés à Richelieu, au choix de l'un d'eux, Félix Vialart, qui avait suivi une retraite animée par lui. Fidèle à lui-même, à ce qui lui paraissait avec évidence être l'appel de Dieu, vérifié d'ailleurs en de nombreux dialogues, Jean Eudes s'est trouvé à plusieurs reprises en conflit avec des évêques qui ne sont pas les seuls témoins du

véritable bien de l'Église.

En 1650, on a interdit au culte la chapelle du séminaire de Caen; en 1655, un nouvel évêque de Bayeux retira leurs pouvoirs de confesser et de prêcher à tous les prêtres qui n'ont pas de juridiction territoriale, et il fallut supplier pour obtenir que les prêtres du séminaire aient à nouveau ces permissions. Aux yeux de Jean Eudes la hiérarchie chargée de conduire les autres est elle-même sans cesse jugée et remise en question par sa propre mission de connaître, d'aimer, de servir le peuple de Dieu,--ou, si l'on veut, par le regard aimant que Dieu porte sur son peuple.

Pour lui, servir l'Église n'est pas d'abord servir les évêques, ni servir l'Institution, mais d'abord servir le peuple de Dieu avec toutes les ressources de sa personnalité, au titre d'une mission recue des évêques et en communion loyale avec eux.